

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Michel Noël, entre les branches

Isabelle Crépeau

Volume 24, Number 3, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

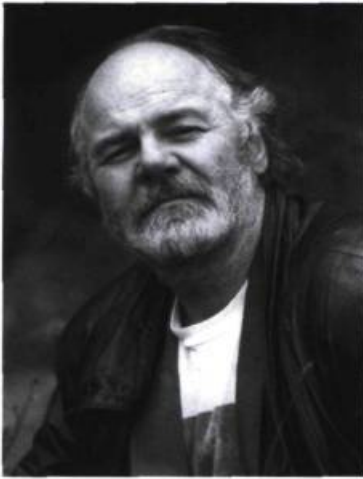
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (2002). Michel Noël, entre les branches. *Lurelu*, 24(3), 50–52.



(photo : Louise Leblanc)

Michel Noël, entre les branches

Isabelle Crépeau

Un homme comme un arbre. Un grand pin blanc. L'écorce burinée par le passage des ans. Solide, droit. Des branches en forme de toit sous lesquelles on puisse s'abriter en sécurité. Michel Noël a poussé en forêt.

Toute son écriture comme sa personne sont marquées par ces jeunes années de grand bois. Métis de sang et de culture, le petit Michel a très peu fréquenté l'école avant sa quatorzième année. Élevé dans un milieu dur, la violence, la pauvreté et l'alcool faisaient partie de son environnement. Il menait alors, sur les traces de son père et de ses compagnons amérindiens, une vie nomade entre les camps de bûcherons. Il a su lire les signes de la nature bien avant d'apprendre à déchiffrer des mots sur papier. Mais déjà l'animal avait une soif d'apprendre qui lui permettra de pousser ses études au-delà de toute attente.

Il me raconte avec quelle attention il s'abreuvait alors de l'enseignement des adultes — essentiellement des Algonquins —, comment il harponnait au passage chaque occasion de s'instruire, de grandir... Chaque soir, il se remémorait consciencieusement les contes, les légendes et tout le savoir appris durant le jour. La tradition orale se transmet bien autrement que sur les bancs d'école, un apprentissage qui passe par la vie elle-même...

Enfin, à près de quatorze ans, avec à peine une troisième année en poche, il se retrouve *en ville* afin de poursuivre plus loin ses études. «Mon père m'avait dit que ce n'était qu'en s'instruisant qu'on pouvait arriver à sortir de la misère. Je suis arrivé à Mont-Laurier avec cet esprit-là. Sortir de la misère, me rattraper... J'ai travaillé fort.»

Les études ont alors revêtu une importance vitale. Encouragé par son père, Michel Noël a terminé son cours primaire; il a même maintenu l'assiduité scolaire jusqu'en douzième année, ce qui était déjà exceptionnel... D'autant plus qu'en ville il a également dû faire face aux préjugés, à la méfiance et à

l'animosité. «À cette époque, comme encore aujourd'hui, on acceptait mal la différence. Toutes mes références étaient basées sur la forêt, les animaux, les traditions orales amérindiennes. Je suis arrivé dans un milieu où c'était mal accepté. À quatorze ans, on peut réagir en se battant et taper sur ceux qui nous frappent... mais comme j'avais une vie intérieure intense, héritage de mes ancêtres, j'étais bien capable d'assumer la solitude! J'ai gardé ça à l'intérieur. Pour moi seul. J'ai vécu avec ça.»

Il a découvert la lecture en fréquentant l'école. Une rencontre salutaire, explique-t-il : «Chez moi, on ne lisait pas beaucoup, il n'y avait rien à lire. Arrivé en ville, je travaillais tout l'été dans une colonie de vacances. Je connaissais bien la forêt, c'était facile pour moi d'y emmener les jeunes. Je recevais un salaire de douze dollars par semaine. Je devais marcher longtemps pour revenir chez moi et passer devant un petit magasin qu'on appelait librairie, mais où, en fait, on vendait un peu de tout... et quelques livres de poche. J'ai commencé à feuilleter *L'étranger* de Camus, qui m'a fortement impressionné. Je l'ai acheté et l'ai dévoré... Moi aussi, quelque part, je me sentais étranger dans cette société. Ce livre a déclenché en moi une rage de lire... Le vendredi, j'encaissais mes douze dollars et je m'achetais des cigarettes et des livres. À cette époque, un livre de poche coûtait un dollar. Je lisais sept à dix romans par semaine. La lecture m'a sauvé la vie. Ainsi, j'ai appris qu'il y avait d'autres mondes, qu'on pouvait voyager et apprendre en lisant, et surtout que la lecture pouvait devenir un refuge. J'oubliais que j'avais un livre entre les mains, je parlais...»

Michel Noël n'a jamais cessé de vouloir apprendre. Il a poursuivi ses études à l'école normale de Hull, puis à l'université. Il a même terminé une thèse de doctorat en ethnologie, conservant toujours cette préoccupation de mieux faire connaître l'étendue et la

richesse des cultures amérindiennes. Il travaille d'ailleurs pour le gouvernement du Québec, aux Affaires autochtones.

Les sentiers de la sagesse

Toute l'œuvre de Michel Noël témoigne de son propre vécu de jeune Métis, dénonçant les préjugés et l'hostilité qu'il a lui-même vécus, et manifestant la richesse de cultures à son avis trop longtemps méprisées : «La pire bêtise, c'est l'ignorance; c'est ce qui donne lieu à tous les préjugés. Un jour, j'ai décidé de consacrer ma vie et tous mes efforts littéraires à traiter de ce thème. Quand je vais dans les écoles, par exemple à Montréal, et que je rencontre des Asiatiques ou des Haïtiens... et que je leur parle des Amérindiens... ils se reconnaissent. Une leur dans leur regard s'allume quand je dis savoir ce qu'est un préjugé, quand je leur raconte mon histoire de vie. Je leur dis que c'est en soi qu'on trouve force et richesse; c'est comme un puits contenant une eau très pure. L'important, c'est de s'abreuver de cette pureté intérieure et de la partager. Quand je leur parle ainsi, les jeunes comprennent.»

Il leur raconte aussi son adolescence difficile, les pensées suicidaires qui l'ont tirillé à l'époque, et l'importance de l'écriture qui lui a servi de bouée de sauvetage dans les périodes les plus sombres. Il a appris ainsi que le travail et le dépassement de soi pouvaient conduire au bonheur.

On peut, sans aucun doute, qualifier Michel Noël d'écrivain acharné. Il insiste sur le fait qu'il tient de ses ancêtres amérindiens les qualités qui ont fait de lui un romancier : un talent certain de conteur, la patience attentive du chasseur, un sens de l'observation aiguisé, une grande capacité d'introspection et une habitude du travail solitaire. Mais il n'en demeure pas moins que la tâche ne lui a jamais semblé facile. Il précise : «Je dis parfois que j'écris d'arrache-pied. À mes dé-



buts, il n'y avait personne pour me pousser dans le dos, personne pour m'encourager. Pour écrire, ici encore plus qu'ailleurs, il faut être obstiné. J'ai, au fond de moi, toute une bibliothèque... Tous les livres que j'ai écrits, et tous ceux que j'écrirai, y sont. Un livre, c'est comme une petite semence. On sent à l'intérieur de nous que cette semence arrive et qu'elle est prête à tomber dans le terreau riche... Il faut être à l'écoute de ça. Alors, ça fait des racines et une tige. Le rôle de l'écrivain, c'est de mater et travailler pour que cette semence s'épanouisse.»

Puis les choses s'enchaînent : chaque roman contient le germe de l'autre; une espèce d'intuition qui vient le hanter jusqu'à devenir une obsession : «J'y pense, j'y rêve et ça m'empêche de dormir. Ça m'angoisse tant que je n'ai pas trouvé la structure de l'œuvre. Cela peut durer deux ou trois mois, et je deviens difficile à vivre pendant cette période.»

Pour démarrer l'écriture d'un roman, il cherche une phrase forte. Un coup de départ. Puis il écrit et réécrit beaucoup, et toujours à la main, parce qu'il aime le geste d'écrire. Il ne suit pas de plan linéaire, mais conçoit chaque chapitre comme un récit complet. «Dans la conception des Amérindiens, le temps reste un concept circulaire. Je n'ai pas la même notion du passé, du présent et de l'avenir», explique-t-il.

Il s'oblige à une grande discipline en période d'écriture : l'imposition de quinze heures d'écriture, chaque semaine, tout en surveillant strictement ce qu'il boit et mange. Pas étonnant de constater que l'importance du travail revient souvent dans son discours. Pour lui, c'est le chemin du bonheur : «Écrire est ardu, mais c'est une façon de se dépasser. C'est ce qui me permet, chaque fois, d'aller au-delà de moi-même. C'est réconfortant. L'écriture, c'est ma façon d'être heureux. Être malheureux reste tellement facile. Levez-vous un matin, dites-vous que vous allez être malheureux : vous allez réussir! Vous serez sans

doute malheureux toute la journée. Mais levez-vous et dites-vous que vous allez être heureux... Le bonheur, c'est un défi. Un défi constant. J'affirme que je ne suis pas chanceux : je travaille...»

Racines profondes

«On dit que je suis privilégié d'avoir trouvé un filon tellement en vogue. Je réponds que c'est la même préoccupation qui m'anime depuis toujours, que c'était loin d'être une voie populaire au départ. Il reste encore tellement de travail à effectuer pour faire connaître et reconnaître la richesse de la culture amérindienne. Parfois, ça me décourage et ça me désole... Pourquoi faut-il qu'une culture aussi riche soit occultée? Pourquoi faut-il que les Amérindiens vivent encore dans une telle misère?»

La production de l'écrivain est riche et variée : pièces de théâtre, romans, essais, livres d'art. Toujours la même préoccupation majeure mais constante de témoigner de la réalité amérindienne, qu'elle soit sociale, écologique, culturelle ou même spirituelle : «Je crois que mes romans dérangent parfois. Plusieurs Québécois se sont vantés d'être tellement généreux envers les Amérindiens et croient que ceux-ci mènent une si belle vie, ici. Quand ils me lisent, ils se retrouvent dans mes récits et se rendent compte à quel point ils sont imprégnés de préjugés, sans en avoir jamais pris conscience. Ça dérange. On m'a traité d'amérindianiste à outrance, me disant que j'avais un parti pris contre les Blancs. Mais je ne suis pas contre les Blancs : je suis pour les Indiens! Au fond, tant mieux si je dérange! Parce que, ce qui peut arriver de pire à un écrivain, c'est certainement d'écrire quelque chose qui laisse les gens indifférents...»

L'écriture de Michel Noël est directe, brochée de mots simples et justes. Il n'y a pas de plus beau mot pour décrire la beauté que le

mot *beau* lui-même, me dit-il. Une écriture droite empreinte de sincérité et de sensibilité parce qu'elle puise souvent à même le vécu de l'auteur. Et dans chaque roman, Michel Noël se fait un plaisir de citer ou de se référer à des auteurs et à des textes qui l'ont touché, souvent en cours d'écriture, comme s'ils s'étaient donné rendez-vous : Hugo, Saint-Exupéry, Alfred Desrochers viennent donner la main aux ancêtres algonquins en un métissage culturel qui ouvre l'esprit sur le monde.

Territoires sans frontières

En 1997, Michel Noël remportait le Prix du Gouverneur général pour *Pien*, un roman émouvant, en grande partie autobiographique, qui raconte la vie d'un jeune Métis dans les années 50. Il a également été nommé Citoyen du Monde par l'ONU, en 1998.

Il vient de déposer le texte d'un nouveau roman chez son éditeur : *L'homme de la toundra*. Il en parle avec émotion. C'est que, pour lui, chaque roman est encore le premier... malgré plus d'une cinquantaine de textes à son actif.

Cet homme ne parle pas : il raconte et il enseigne. C'est sa façon d'être. Et il demeure toujours habité par la même impérative urgence de livrer une parole, de transmettre, à son tour, un savoir dont il est l'héritier reconnaissant.

Le mot qui décrit le mieux l'homme est sans doute «fier». Fier de ses origines, du travail qu'il fait, de l'homme qu'il est, laborieusement, devenu; fier de transmettre, aux jeunes comme aux autres, un message qui lui tient à cœur; fier, en toute simplicité : parce que, pour un arbre, se tenir debout dans la forêt, ça va de soi...



Une entrevue de Michel Noël a paru dans le n° 120 de la revue belge *Lectures*, mai-juin 2001.



Extrait

Ici dans la pinède, il n'y a pas d'alcool, pas de violence. Nous re-nouons avec le passé. Le vieux Tom nous raconte de sa voix grave des histoires qui remontent loin dans le temps, avant même l'arrivée des Blancs. J'écoute religieusement ses récits et je les grave dans ma mémoire. La nuit, dans mon lit, je me les remémore l'un après l'autre. Un jour, je les raconterai à Pinamen et à nos enfants.

Un soir, à la fin d'un grand récit, Tom a dit une chose que je n'oublierai jamais. Il a dit : «Le Créateur de toutes choses a créé les loups, et les loups savent qui ils sont! Le Créateur de toutes choses a créé les aigles, et les aigles savent qui ils sont! Le Créateur de toutes choses a créé l'homme, et l'homme ne sait pas toujours qui il est!»

Le vieil homme, dans sa sagesse, m'a beaucoup fait réfléchir.

(*Le Cœur sur la braise*, Hurtubise HMH, coll. «Atout», 2000, p. 88-89)

Bibliographie

Contes

Les Papinachois : contes amérindiens, ill. Joanne Ouellet, Hurtubise HMH, 1981, 18 vol.

Les Stadaconé : contes amérindiens, Presses de l'Université du Québec, 1985, 9 vol.

Romans jeunesse

Hiver indien, Hurtubise HMH, 2001

Le Cœur sur la braise, Hurtubise HMH, 2000

Journal d'un bon à rien, Hurtubise HMH, 1999

La montaison, ill. Daniel Zekina, Hurtubise HMH, 1999

La Ligne de trappe, Hurtubise HMH, 1998

Dompter l'enfant sauvage, Michel Quintin, 1998

Pien, Michel Quintin, 1996

Les Mista Anisk de Piekouagami ; Les Castors géants du

Lac-Saint-Jean, ill. Joanne Ouellet, Leméac, 1984

Album d'activités

Les Papinachois : vie amérindienne, ill. Joanne Ouellet, Hurtubise HMH, 1983

Pièces de théâtre

Kinauvit ? Qui es-tu ?, Hurtubise HMH, 1991

La Malédiction de Tchekapesb, Michel Noël, Roselyne Boulard et Joanne Ouellet, VLB, 1986

Romans pour adultes

Le Métis amoureux, œuvres de Pierre-Léon Tétrault,

Le Loup de gouttière, 1993

L'Umiak, VLB, 1984

Carnet de voyage : le Vieux-Comptoir de la baie James,

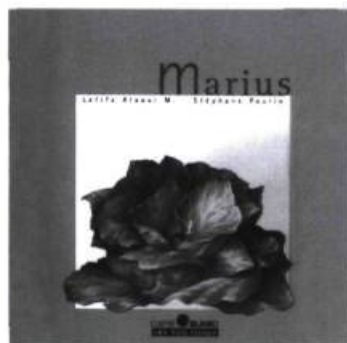
Leméac, 1982

Les Oiseaux d'été : récit montagnais, ill. Joanne Ouellet, Leméac, 1981

Michel Noël a également écrit et collaboré à de nombreux ouvrages portant sur l'art, les traditions et les cultures amérindiennes.

COLLECTION CARRÉ BLANC

De quelle façon le cercle noir devient-il carré blanc? En se transformant, en nuancant son point de vue, en se laissant sensibiliser par une histoire profondément humaine. La collection CARRÉ BLANC propose des textes poignants, parfois dérangementants, éclairés par des illustrations fortes, afin de permettre à l'enfant de comprendre l'humanité et de lui donner la possibilité de forger sa propre opinion.



Marius
Latifa Alaoui M.
et Stéphane Poulin



Rencontre
Jane Yolen
et David Shannon



Fidèles éléphants – Prix du
Gouverneur général Illustrations
Yukio Tsuchiya et Bruce Roberts



Rose Blanche
Christophe Gallaz
et Roberto Innocenti

carré ● BLANC
Les 400 coups